

# Souvenirs de Guerre

Lieutenant-Colonel HENRI CHASSÉ, D. S. O., M. C.



Les Éditions du TERFOIR  
1920

# Souvenirs de Guerre

Lieutenant-Colonel HENRI CHASSE, D. S. O., M. C.



QUEBEC  
IMP. DE L'ÉVÉNEMENT,  
1920

D640  
C52  
1920  
C 2

1770  
(27)

# TABLEAU D'HONNEUR

DES OFFICIERS DU

## 22<sup>e</sup> Bataillon Canadien-Français

### TUES A L'ENNEMI

Le Major A. V. ROY  
" RENAUD

Les Capitaines BEAUBIEN  
" BAUSET  
" LEFEBVRE  
" SYLVESTRE  
" CROCHETIERE

Les lieutenants BRILLANT, V. C., M. C.  
" BROSSEAU  
" BELZILE  
" BINET  
" BEAUDRY  
" LAVOIE  
" WEISS  
" DECHENE  
" HUDON  
" GATIEN  
" DeVARENNES  
" HUOT  
" DUPUIS  
" GUAY, M. C.  
" VEILLEUX  
" LEMIEUX, M. C.  
" VIEN  
" LETOURNEAU

### ONT SUCCOMBE A LEURS BLESSURES

Le Capitaine LAVIOLETTE, M. C., Croix de guerre.  
Le lieutenant AUBRY

### MORTS

Le Capitaine A. DESLAURIERS M. C.  
Le lieutenant M. BARRY

Publiée d'abord dans "LE TERROIR" de février 1920  
cette conférence n'est tirée qu'à 300 exemplaires.  
Mars 1920.

72869

# SOUVENIRS DE GUERRE

Causerie du lieutenant-colonel Henri Chassé, D.S.O., M.C.,  
du 22e Bataillon, le 5 février, en la salle de l'Académie  
Commerciale, sous les auspices de la Société  
des Arts, Sciences et Lettres

M. le Président,  
Mesdames,  
Messieurs,



J'AI hésité longtemps avant d'accepter l'invitation de mes amis de la Société des Arts, Sciences et Lettres de venir leur parler de la guerre. Et cela pour deux raisons. Tout d'abord, je ne suis pas un conférencier, pas même un causeur agréable à entendre; et puis il y en a eu tant de discours sur la guerre que je n'osais pas en prolonger la série. Mais, M. Potvin, l'infatigable secrétaire de la Société, qui vous a réunis ce soir, m'a réitéré tant de fois l'invitation de ses camarades que, devant une pareille insistance, j'ai dû capituler. C'est bien la première fois que cela arrive à un officier du 22ième et vous me pardonnerez si ma timidité... ou mon manque d'habitude m'en font rougir un peu.

Je vous prévins que ce n'est pas une conférence que vous allez entendre. J'évoquerai devant vous des souvenirs de la grande guerre, je vous parlerai surtout de ceux de notre glorieux bataillon canadien-français, avec lequel je suis parti et avec lequel je suis revenu... bien heureux sans doute de revoir notre cher Canada, mais un peu triste en pensant à tous ceux que nous avons laissés là-bas, qui sont morts glorieusement sur cette terre de France que nous avons appris à aimer davantage en nous battant pour elle, à côté de ses vaillants soldats.

Vous me permettez, en commençant, de rendre hommage à la mémoire de ceux de nos frères d'armes que nous avons perdus et à qui le Canada doit une reconnaissance éternelle. Je vous promettais d'évoquer des souvenirs: quel plus beau souvenir que celui de nos morts glorieux. Inclignons-nous devant la beauté de leur sacrifice.

\* \* \*

J'ai lu dans un livre intitulé "Chaos et Cabots"—ce n'est pas un souvenir de guerre celui-là—l'histoire d'un acteur qui avait la manie de mêler son nom à tous les grands événements de théâtre. Chaque fois qu'on parlait d'une grande première, d'un beau succès ou d'une célèbre tournée d'adieu, comme Madame Sarah Bernhardt en faisait naguère tous les ans en Amérique, le cabot s'écriait: "J'y étais, moi". Un de ses camarades que tant de prouesses surprenaient un peu, eut l'idée de les noter. Un jour, que quelqu'un venait de rappeler un grand succès théâtral, notre acteur voulut s'écrier encore: "j'y étais", son copain tira de sa poche un petit cahier dans lequel il avait inscrit les cent et quelques triomphes de cet homme modeste et, après avoir fait un rapide calcul il s'écria: "Tais-toi, ne parle plus, t'as cent dix ans, t'es foutu depuis longtemps".

On pourrait appliquer à quelques-uns de ceux qui sont allés en France juste assez longtemps pour perdre... leur modestie, cette anecdote. J'essaierai de ne pas les imiter. Je ne vous parlerai peut-être, cependant, que des choses du 22ième, mais cela ne veut pas dire que nos camarades des autres bataillons n'ont rien accompli. Bien au contraire et ils ont notre plus sincère admiration.

\* \* \*

Je voudrais vous expliquer d'abord—et je crois que la chose est nouvelle—la façon dont se préparait une attaque. Bien entendu, je ne m'occuperai que de ce qui concerne l'infanterie, car il serait trop long de vous dire tout ce que l'on faisait, à la veille d'un combat, dans l'aviation, l'artillerie, le génie, les bataillons de mitrailleuses, les colonnes de munitions, les services de ravitaillement, de communications, d'espionnage, dans le corps médical, à l'état-major, etc., pour assurer le succès d'une opération. Il y avait entre toutes ces branches de l'armée une coopération admirable et c'était là la clé du succès.

Une attaque de tranchées sur une certaine partie du front, disons le front d'un corps d'armée ou d'une division, est préparée de longue main, quand on en a le temps.—Sur le théâtre de la guerre, avant de provoquer le feu de l'ennemi, on répète, comme une troupe qui va affronter les feux de la rampe.

On procède de la façon suivante: L'attaque est décidée et on fixe la partie du secteur où elle éclatera. On essaie de cueillir, par des patrouilles, par des coups de main, quelques bons Fritz qui fournissent parfois des renseignements, mais nous comptons surtout sur nos éclaireurs, sur nos observateurs et nos aviateurs, pour savoir la valeur et le nombre des ennemis qui nous font face. Un bombardement systématique détruit leurs travaux de défense, leurs tranchées et leurs fils de fer barbelés.

Quelques jours avant le déclenchement de l'offensive, les troupes qui doivent y prendre part sont relevées et renvoyées en arrière. C'est le moment des répétitions. Les ingénieurs ont préparé sur un terrain de l'arrière un réplique exact et à l'échelle du champ de bataille où il faudra rencontrer l'ennemi. Grâce aux prodiges de nos aviateurs, le génie a su la position exacte des tranchées ennemies, qui sont indiquées sur le sol par des galons rouges—une couleur bien choisie car, bientôt ces tranchées seront rougies du sang des Boches... ou du nôtre.

Nos tranchées à nous sont indiquées par des galons blancs. Aucun détail n'est omis: les maisons sont indiquées par des petits drapeaux de couleurs variées: c'est magnifique, on se croirait sur un terrain de golf. Et c'est sans doute pour cela que notre brave général Tremblay depuis son retour au Canada est devenu un "golfer" redoutable. Il a joué un si beau rôle en avant, là-bas, qu'il lui a fallu souvent "pratiquer" en arrière.

Nous sommes sur le champ de bataille imaginaire. On joue à l'attaque en supposant des situations qui peuvent se présenter pendant le combat. On suit les galons, comme si on suivait la tranchée; on évite les petits drapeaux ou on les contourne, comme si c'étaient des maisons et que l'ennemi, caché, embusqué dedans, allait nous tirer dessus. D'autres petits drapeaux indiquent quelques-uns des engins que nous rencontrerons: "Attention, ce petit drapeau blanc, c'est un canon, il va vous cracher une saucisse allemande, tâchez qu'elle ne vous attrappe pas, car vous y perdrez la tête". "Prenez garde, ce drapeau bleu sur lequel vous avez envie de marcher, c'est une mitrailleuse allemande, elle va vous tuer vingt hommes, passez au loin et plus vite que ça". "Sacrebleu, éloignez-vous de ce drapeau rouge que vous croyez inoffensif, c'est une bombe et elle va vous couper les deux jambes".

Au cours de ces répétitions, on voit parfois des choses beaucoup plus sensationnelles que la réalité, surtout quand Fritz a le ventre creux, le jour d'une attaque et qu'il crie "Kamarad" pour venir manger un bon morceau de "bully-beef" du côté des Alliés.

Il y a aussi des incidents très amusants. Ainsi, dans ces exercices préparatoires, quelques-uns de nos hommes ont des rôles tragi-comiques, des rôles à la fois macabres et drôles. Voilà deux mots qui ne vont pas beaucoup ensemble, mais à la guerre, il y a des choses plus extraordinaires que cela. Rien n'est plus bête, par exemple, pour un soldat, que d'être détaillé, selon l'expression employée familièrement, "*pour faire le mort*", pendant un combat simulé, à la veille d'une attaque où il pourrait bien le devenir pour de bon. Nos "morts", dans les répétitions, ne sont jamais très bien traités. Ils servent à l'exercice des ambulanciers et lorsque ces derniers les transportent sur des brancards, ils ne manquent jamais de leur dire, assez bas pour que le colonel et les officiers n'entendent pas: "cré que t'es lourd, espèce de paresseux, j'ai envie de te laisser sur le champ de bataille".

\* \* \*

C'est le commandant du bataillon qui est le metteur en scène et qui dirige les répétitions. Dès que ses hommes sont un peu entraînés, les critiques arrivent. Ce sont les généraux, les officiers d'état-major qui viennent les voir évoluer et donnent leurs opinions.

Les officiers d'artillerie, les officiers de liaison, qui doivent rapporter les défauts du tir d'artillerie et qui suivent généralement les premières vagues d'assaut, s'exercent aussi avec nous.

Tous les officiers et sous-officiers des bataillons d'infanterie doivent faire une étude approfondie du terrain; ils doivent se familiariser avec les tranchées

boches qu'il faudra attaquer et dont ils ont les plans. On sait d'avance les noms des tranchées ennemies. Tel commandant de compagnie doit savoir que pour se rendre au tunnel "Zwischen Stellung", il faut passer par la tranchée "Grenadier Graben". Car les tranchées boches ont leurs petits noms comme les nôtres.

Le 22ième a habité la tranchée "Québec", qui n'avait rien du confort du Château ou d'un dortoir de l'Académie Commerciale; la tranchée C. P. R. et la tranchée Grand-Tronc, où le luxe des wagons-lits de nos grands chemins de fer manquait un peu.

Dans le secteur de Méricourt, près de Lens, nos tranchées portaient les noms de quelques-unes des grandes actrices anglaises. Nous logions chez "Teddie Gerrard". "Gladys Cooper", "Peggy Kurton", "Doris Keane": au risque d'encourir les fureurs d'un roi... détroné, quelques-uns de nos compagnons habitaient chez "Gaby Deslys". Honni soit qui mal y pense, car on y dormait tout aussi mal que chez "Teddie Gerrard".

On pouvait lire quelquefois, dans les ordres régimentaires, des choses amusantes comme ceci: "La compagnie A devra envoyer demain un détachement de cent hommes à l'intersection de "Doris Keane" et de "Gladys Cooper"... et il ne s'agissait pas d'une promenade sur le Piccadilly de Londres ou la Terrasse de Québec.

A Bully-Grenay, nos amis les Anglais avaient traduit de façon originale les noms des tranchées que les Français avaient occupées avant eux. Le "Boyau Bouillon" était devenu, sous le régime anglais, le "Bovril Alley", et la tranchée "Machnese"—nom d'une ville de Tunisie ou du Maroc, avait été rebaptisée "Mechanics Trench".

Avant l'attaque, nous recevions, après avoir bien étudié notre terrain, des instructions sur tout ce que l'on peut imaginer. Les ordres d'opération étaient volumineux; on n'oubliait aucun détail. On n'omettait même pas de nous indiquer les endroits où l'on avait choisi les cimetières. On nous disait même que des fosses pourraient contenir six cadavres. Ce n'était pas très gai. On nous indiquait ces endroits sur la carte. Un jour, je me permis après avoir reçu ces indications, de demander si les fosses pouvaient vraiment contenir six hommes de ma taille. Le commandant n'osa pas me répondre.

La veille de l'attaque, on distribuait aux hommes tout le matériel qu'il faut, 100 cartouches supplémentaires, des bombes, des fusées éclairantes, de l'eau, des rations, du chocolat, des chaufferettes, des grenades, des bas, des disques d'identité etc.

Quatre officiers par compagnie—le commandant et trois lieutenants—et 650 hommes en tout prenaient part à l'attaque. Les officiers devaient porter, pour la circonstance, le même uniforme que le soldat, mais je n'ai pas connu au 22ième un seul officier qui ait obéi à cet ordre. "Nos officiers ne voulaient pas se conformer à cet ordre, tous ils préféraient aller au feu en tenue réglementaire. Je me souviens que, la veille de l'attaque de Vimy, un groupe d'officiers avaient revêtu leurs plus beaux uniformes, avaient chaussé leurs bottes les mieux astiquées et se disaient en riant: "Comme ça, nous mourrons endimanchés".

Mesdames et messieurs, vous avez, dans ces petits détails, une idée de l'entrain qui régnait dans nos rangs, même aux heures les plus solennelles.

Pour l'attaque, chaque soldat devait avoir le fourniment qui suit: son casque d'acier, deux grenades à mains dans les poches supérieures de sa tunique, des fusées éclairantes et du bengale pour les signaux aux aviateurs, dans les poches inférieures; 120 cartouches dans ses cartouchières et 100 autres dans des bandoulières de coton; deux sacs pour construire des parapets; tout son nécessaire de toilette, des biscuits, deux boîtes de "singe", comme disaient les Poilus, ou de bully-beef, comme nous disions en français des tranchées, etc., dans son sac de côté; et dans le sac qu'il porte sur le dos: un bonnet de laine, une chaufferette, des bas, que nous fournissait le gouvernement et quelquefois nos amis du Canada, les membres du chapitre "Courcelette" (ceux-là, on se les arrachait) une toile de caoutchouc, pour se coucher ou s'envelopper en cas de pluie. Notre pioupiou avait aussi à porter son masque à gaz, deux gourdes pleines d'eau, un outil de tranchée, du fil de fer barbelé, son fusil, sa baïonnette—dont il savait se servir, prenez-en ma parole—et souvent un pique et une pelle.

Et, ici, laissez-moi vous raconter une anecdote: pour distribuer ces piques et ces pelles, on fait défiler les hommes à la file indienne. Les outils sont placés en rang: quatre pelles, puis un pique. Les hommes aiment toujours mieux tomber sur une pelle, qui est moins lourde et moins embarrassante qu'un pique. Or, un jour, un de nos plus joyeux soldats, se trouva à être le cinquième de la file et il tomba sur l'outil impopulaire: "Pique atout", dit-il, "pelle demandée", et il ramassa son pique. Son officier trouva le mot bon, il saisit une pelle et la remit à ce brave, à qui ses souvenirs de cartes avaient rendu service.

Tous les hommes portent cet équipement pour l'attaque, les spécialistes, comme les mitrailleurs, les signaleurs doivent souvent porter, *en plus*, les mitrailleuses, les magasins remplis de cartouches, le fil pour les communications téléphoniques, et, enfin, les pigeons voyageurs. Un pioupiou, renommé pour ses bonnes réparties, disait en contemplant, pour la première fois, tout ce fourniment: "On me prend sûrement pour une mule, moi, on ne me prend pas pour un soldat".

Tout cela pèse bien une centaine de livres. Et lorsqu'on vous racontera encore des charges terribles à la baïonnette, où les hommes enfilait dix boches à la minute, vous n'aurez qu'à vous rappeler la liste que je viens de vous donner pour prendre ces histoires. . . . avec un grain de sel, dirait M. Potvin.

\* \* \*

Un mot maintenant du premier hiver que le 22<sup>ème</sup> passa dans les Flandres. Nous occupions le secteur près du mont Kemmel, autour duquel se sont livrées de sanglantes batailles, dans les dernières phases du grand conflit. Nous étions dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il fallait remplacer les pelotons toutes les vingt-quatre heures, pour empêcher nos soldats de mourir de froid. Les bombardements étaient rares et nos hommes disaient, malgré leurs souffrances: "c'est une belle guerre". Cela ne pouvait durer et, quelques semaines après, nous



entrions dans la fournaise à Ypres, Zillebeke et Mont Sorrel. C'est là que nous eûmes nos premières lourdes pertes. La première partie de la campagne des Flandres avait été monotone. Nous creusions des tranchées et nous remplissions des sacs de terre pour faire des parapets, ce qui faisait dire à nos soldats que nous étions en train "de mettre la Belgique en poches".

C'est à Zillebeke—pardonnez-moi de vous parler de mes souvenirs personnels—que j'eus le grand bonheur d'être blessé pour la première fois. Car, c'était un grand bonheur d'être blessé, dans les moments tragiques, et les camarades, en voyant partir un blessé sur un brancard, ne manquaient jamais de dire: "Le chanceux, il s'en va en Angleterre". Cette chance on ne la goûtait pas longtemps, car après quelques jours d'hôpital, la nostalgie nous prenait. On n'avait pas hâte de revenir au pays, mais de retourner au front auprès de ceux qu'on y avait laissés avec regret.

A la fin de l'été de 1916, notre bataillon était appelé sur un autre théâtre et c'est quelques semaines plus tard, le 15 septembre 1916, qu'avait lieu la fameuse bataille de Courcellette, qui a illustré à jamais le nom du 22<sup>ème</sup>. Notre bataillon perdit là, quelques-uns de ses meilleurs officiers et soldats. C'est aussi là qu'on employa pour la première fois les chars d'assaut et les "tanks" "*Crème de Menthe*" et "*Cordon Rouge*" eurent l'honneur de suivre nos gars à l'attaque.

De la Somme, le 22<sup>ème</sup> se rendit au Pas-de-Calais, dans le secteur de Calonne, en face de Liévin, petite ville minière, tout près de Lens. Ce fut encore quelques jours de *belle guerre*. Des gamins de Bully-Grenay nous apportaient tous les matins les journaux de Paris. Après ce repos, nous étions dirigés vers Neuville-S.-Vaast, pour nous préparer à l'attaque de Vimy. On sait le succès des Canadiens dans cette offensive. Notre bataillon avait un rôle de second plan dans cette affaire. Nous étions chargés du nettoyage, c'est-à-dire que nous avions la tâche toujours désagréable de "finir" les Boches qui offraient encore de la résistance ou qui tiraient dans le dos de nos troupes victorieuses.

Et nous voilà à l'attaque de la côte 70.

Le but de cette attaque était de forcer l'ennemi à évacuer la ville de Lens en capturant la colline 70 et les tranchées environnantes. Le 25<sup>ème</sup> d'Halifax devait attaquer sur notre droite et, à notre gauche, nous avions le cinquième bataillon.

Voici quelle était la disposition de notre bataillon au moment de l'attaque et l'objectif qu'il avait à prendre.

La compagnie "A", que je commandais et la compagnie "B", commandée par le major John H. Roy, attaquaient en première vague. La compagnie "D", commandée par le capitaine Paul Emile Côté, mort au champ d'honneur, était en support et la compagnie "C", commandée par le capitaine W. Morgan, était en réserve. Le lieutenant-colonel Tremblay, commandait le bataillon avec le major Georges P. Vanier, comme adjudant.

Le 22<sup>ème</sup> avait comme objectif une tranchée boche, la tranchée "Catapulte", qui s'étendait dans une direction nord-est à sud-ouest et qui traversait les coronas (habitations de mineurs) de la cité S.-Emile, dans ce qu'on peut appeler la banlieue de Lens. Le travail était difficile, car les Boches avaient des nids de mitrailleuses cachés dans un grand nombre de maisons de la ville, qui ne cessèrent de tirer que lorsque les hommes du 22<sup>ème</sup> purent les combattre corps à corps.

Les officiers suivants prirent part à l'attaque :  
Etat-major :—Lieut-colonel Tremblay, commandant.  
Major G. Vanier, adjudant.  
Capitaine Georges LaMothe officier éclaireur.  
Lieutenant Jean Lafontaine.  
Capitaine Bourgeault.  
Cie A. Major Henri Chassé.  
Capitaine R. de St-Victor  
Lieutenant DesTroisMaisons.  
Lieutenant Leclerc.  
Cie B. Major John Roy  
Lieutenant Henri DeVarennés.  
Lieutenant Roger Huot.  
Lieutenant C.-E. Gatién.  
Cie C. Capitaine Morgan.  
Lieutenant Guay.  
Lieutenant Gérard Garneau.  
Lieutenant Paul Bauset.  
Cie D. Capitaine P.-E. Côté.  
Lieutenant DeCoriolis.  
Lieutenant Normandin.  
Lieutenant Migneault.

Le 22<sup>ème</sup> avait terminé ses préparatifs pour cette attaque à la ferme Marquelles. Nous avions quitté la ferme—située à six milles environ de la ligne de feu—la veille au soir, par une pluie battante et qui devait durer jusqu'à trois heures du matin. Nous traversâmes Bully-Grenay. La population, apprenant que nous allions attaquer l'ennemi, nous fit une ovation magnifique. Nos hommes étaient pleins d'entrain et s'en allaient en chantant. Aux acclamations des Français de Bully-Grenay se mêlaient les chansons de Chez-Nous.

—"Vivent les Canadiens", criaient les bons paysans. . . .

—"Vive la Canadienne", entonnait un de nos pioupiou, "Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux. . . .

—"Et ses jo-o-lis yeux doux", répétaient ses camarades.

Des femmes, des enfants interrompaient parfois un de nos meilleurs chanteurs en l'embrassant. Spectacle charmant et magnifique de voir la vieille France acclamant la jeune France, qui s'en allait mourir pour elle.

Je viens de vous parler des enfants français. Laissez-moi vous dire comme nous étions émus de voir un jour de petits écoliers, à Baillculval, chanter (en

dansant) des couplets qui ressemblent aux nôtres, pendant que des obus passaient au-dessus de leur école et allaient détruire le village voisin.

Dans le même village, je rencontrai un jour que les canons allemands tonnaient avec fracas, une fillette de sept ans qui jouait avec une poupée amputée d'un bras et d'une jambe :

—“Ils ne te font pas peur à toi, les sales boches, avec leurs obus”, lui demandai-je.

—“Oh, moi, monsieur”, dit-elle, “tu sais, j'suis habituée. . .”

\* \* \*

Après Bully, nous traversâmes les Brebis, Calonne pour arriver à Liévin, où nous devions prendre les boyaux de communications conduisant à la première ligne de feu. Il pleuvait toujours.

Nous arrivions à cet endroit quand je sentis une forte odeur de moutarde : “Allons, vite les masques”, dis-je au sergent-major de ma compagnie, “les Boches nous servent de la moutarde après dîner”. C'est la figure couverte de notre masque que nous arrivâmes en face de l'ennemi. Mon ami, le capitaine Georges LaMothe, de Québec, nous y attendait avec ses éclaireurs et, en un clin d'œil, nous indiqua nos positions, en avant de notre tranchée.

Il était alors minuit et demi. Il pleuvait toujours. Nous étions trempés jusqu'aux os, mais toujours de belle humeur.

Les autres compagnies arrivèrent l'une après l'autre pendant la nuit. Nous avions installé les quartiers-généraux de notre compagnie dans un trou d'obus, nous étions assis sur les bords du trou et les pieds nous trempaient dans l'eau qui montait petit à petit dans le fond de ce petit lac improvisé.

Nous avions placé nos hommes exactement comme on nous l'avait ordonné et nous attendions patiemment. A 2 h. 30 nous recevions enfin l'ordre d'attaquer à 4 h. 45. Il nous restait deux heures et quart à attendre. Les Allemands, à quelques centaines de verges de nous, paraissaient nerveux. Ils lançaient de temps en temps des fusées éclairantes. Nous ne pouvions pas bouger. Défense de parler, de fumer, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi.

A 4 h. 45, exactement, nos canons commencèrent à cracher la mitraille sur les tranchées boches. Nos hommes, comme mûs par un ressort, firent debout et commencèrent à avancer tranquillement, dirigés par leurs officiers qui marchaient en avant, dans une demi-obscurité.

Le spectacle était grandiose. Le bruit des canons était tel qu'il fallait se parler très fort et à l'oreille: les mitrailleuses balayaient la plaine et leur bruit ressemblait à celui du bois qui crépite dans un foyer ardent.

Au loin, le barrage de l'artillerie et les fusées de toutes couleurs—signes de détresse de l'ennemi—illuminaient le firmament. Lens semblait en feu et on voyait les fantassins boches s'enfuir en déroute des “corons”, des petites habitations des mineurs où ils s'étaient embusqués, et qui croulaient sous la mitraille.

Ce décor tragique était illuminé davantage par le feu liquide lancé par des obus de nos batteries.

Nous marchions toujours, suivant de près le barrage d'artillerie; cette vague d'assaut ressemblait à une mer montante.

Nos hommes étaient radieux, l'un d'eux sortit des rangs, me tapa sur l'épaule et me cria: "Hein, major, pensez-vous que c'est beau"!

Nous arrivâmes enfin aux premières tranchées allemandes. Tous ceux qui y restaient et qui opposèrent de la résistance furent tués à la baïonnette dans le combat. J'avais le plaisir d'avoir à ma gauche le major John Roy, commandant de la compagnie B.

Des boches, barricadés dans une petite maison, tirèrent sur nous et un de mes lieutenants fut gravement blessé. En quelques instants nous avions cerné la maison et, après une courte lutte, certains que nous ne laissons personne pour nous tirer dans le dos, nous continuâmes notre avance et nous arrivâmes à notre objectif, la tranchée "Catapulte". Nous étions en plein jour.

Deux fusées blanches furent lancées--signal indiquant que nous avions atteint notre objectif. Nous rétablîmes nos communications avec nos flancs, et, comme le téléphone n'était pas encore installé, ce sont des aviateurs qui apportèrent aux quartiers-généraux la nouvelle de notre succès. Nos pertes étaient relativement légères, nous avions fait plus de 150 prisonniers et la bataille n'en était qu'à sa première phase. Nos ambulanciers arrivaient alors, pansaient nos blessés, les déposaient délicatement sur des brancards et le long cortège des civières commençait à s'acheminer vers l'arrière.

\* \* \*

Il serait peut-être intéressant d'expliquer comment nous informions nos aviateurs. Nous reconnaissons nos avions d'information d'abord par deux larges lignes noires sur leur fuselage; ils s'approchaient de nous, en volant très bas et, là, soit en se servant d'une corne d'auto ou de fusées, ils nous demandaient: "Qui êtes-vous?" Nos signaleurs répondaient avec leurs signaux "22ième". Nouvelle question: "Où êtes-vous?" Alors sur l'ordre d'un officier seulement, chaque homme allumait une petite fusée de bengale qu'il portait dans la poche de sa tunique, et la plaçait au fond de la tranchée pour qu'elle ne fût visible que d'en haut et invisible pour l'ennemi. L'aviateur, en voyant ce sillon de petites lumières rouges, en faisait un tracé sur sa carte et volait aux quartiers-généraux annoncer que le 22ième bataillon était rendu à tel endroit. Ce procédé, très ingénieux n'est-ce pas, a rendu d'énormes services.

Comment ne pas rappeler ici tout ce que nous devons à ce corps très distingué de l'aviation auquel notre ville a fourni quelques-uns de ses meilleurs officiers: le lieutenant Pierre Hamel, le lieutenant François Belley, le lieutenant Doucet et quelques autres, qui sont morts glorieusement pour la patrie et dont nous conserverons pieusement le souvenir.

Pour renseigner les quartiers-généraux, nous nous servions quelquefois aussi des pigeons-voyageurs. Les pigeons, à qui on ne donnait rien à manger quand on avait besoin de leurs services, nous accompagnaient dans l'attaque, nous leur attachions nos messages à la patte gauche et ils revenaient invariable-

ment aux quartiers-généraux. Fait remarquable, les pigeons, quand on les lâchait, volaient vers les tranchées ennemies et, après une pause, ils revenaient vers nous. La choucroute allemande ne disait rien à ces petits oiseaux.

\* \* \*

Parmi les prisonniers que nous avions capturés, pendant l'attaque de la côte 70, il y avait des officiers. J'en interrogai un. Il ajusta son monocle et me déclara: "Nous avons fait des pertes sérieuses, nous ne nous attendions pas à votre attaque, car nous étions pour attaquer demain".

C'était peut-être vrai, car l'ennemi se ressaisit, trouva des renforts et nous contre-attaqua. Nos nouvelles positions furent bombardées et la situation commença à être critique pour nous car les obus pleuvaient drus sur nos tranchées. En moins d'une heure de bombardement, tous les sous-officiers de ma compagnie furent mis hors de combat.

Nous apprenions en même temps la mort héroïque des lieutenants de Varennes, Huot et Gatién, tués en défendant les positions qu'ils avaient conquises. Après avoir passé deux jours dans cet enfer, nous allions relever le 26ième qui avait sauté par dessus nous et était allé prendre des positions plus en avant.

Nous passâmes six jours dans la tranchée "Nuns' Alley", et, pendant ces six jours, les Boches nous contre-attaquèrent avec fureur. Grâce à la tenacité admirable de nos hommes, à leur bravoure et à leur courage, nous ne perdîmes pas un pouce de terrain pendant ces six longs jours de lutte. Et pourtant nous étions mal protégés, un flan de ma compagnie était sans voisin, exposé à toute éventualité, le 5ième bataillon ayant été bloqué dans son attaque. Nous avions donc des boches en avant et en arrière.

A causé de l'intensité du bombardement, le service de ravitaillement fut difficile. Enfin, au bout de huit jours nous étions relevés et nous partîmes en autobus pour Petit-Servins, où nous goûtions un peu de repos.

\* \* \*

J'ai tenu, mesdames et messieurs, à vous parler un peu en détail de cette offensive de la côte 70 pour vous montrer, après vous avoir expliqué les préparatifs d'une attaque, comment elle s'exécutait.

J'ai déjà été un peu long, mais je voudrais bien vous dire encore quelques mots de deux opérations intéressantes, à laquelle nous avons eu l'honneur de prendre part: *Passchendaele* et *Cambrai*.

Les troupes britanniques ayant obtenu quelque succès en Belgique et les Français ayant subi un échec sur l'Aisne, on décida d'exploiter le premier succès, et, à la demande de notre vaillant commandant en chef, le lieutenant général Sir Arthur Currie, les Canadiens furent dirigés vers la Belgique qu'ils n'avaient pas revue depuis plusieurs mois.

Nous devions attaquer de nouveau en France, à Sallaumines, et le 22ième comptait bien encore débarrasser la terre française de quelques sales boches.

Cette attaque fut contremandée. Nous nous rendîmes à Borre, près d'Hazebrouck, et puis en Belgique, à Potidge, d'où nous devions partir pour nous rendre en première ligne. Je ne crois pas qu'il y ait eu d'opération organisée sur un terrain aussi épouvantable. Le 22ième ne devait pas attaquer à cet endroit. Nous n'avions qu'à relever un bataillon et à conserver ses positions. On nous avait ordonné de placer notre flanc droit près de l'église de Passchendaele. Or, il n'y en avait même plus de village lorsqu'après une nuit de marche dans la boue, nous arrivâmes à Passchendaele. Cette marche, je vous assure, fut la plus pénible de toutes nos aventures. Nous devions d'abord suivre un petit trottoir de tranchées, large de trois pieds, sur une distance de plus de six milles pour nous rendre à la ligne de réserve. Ce trottoir était réperé par les batteries allemandes. Il fallait tâcher de le suivre, bien qu'à certains endroits il fut partiellement démoli, car mettre le pied à côté, c'était risquer de mourir enlisé dans la boue. Hélas! plusieurs de nos camarades connurent cette fin horrible.

Jamais les officiers, qui battent la marche, n'eurent pareilles difficultés. Enfin nous arrivâmes à ce qui avait été un jour le village de Passchendaele. L'ennemi, croyant qu'il pouvait encore rester un mur debout, continuait à bombarder. Nous passâmes vingt-quatre heures dans cet enfer, puis nous fûmes relevés et renvoyés en support sur les hauteurs d'Abraham, près d'Ypres. Par suite d'un malentendu, un de mes pelotons ne fut pas relevé et je dus passer douze heures de plus, en première ligne. Le retour fut aussi pénible. Nous revînmes à l'arrière, marchant dans la boue jusqu'à la ceinture et sous le feu d'un bombardement qui ne ralentissait jamais.

Vraiment, les grognards de Napoléon, qui,

“ pour leur toux n'ayant pas de jujube,

“ prenaient des bains de pied d'un jour dans le Danube ”

les bons grognards d'il y a cent ans, ne devaient pas être plus malheureux que nous.

Arrivés en arrière, nous commençons par aller enterrer des morts et, enfin, nous disions encore au revoir à la Belgique, “Olive Oil”, comme disaient les Tommies anglais, et nous retournions en France.

\* \* \*

Nos bons amis les Anglais ont fait des progrès extraordinaires pendant la guerre, au point de vue de leur connaissance du français. Il y a un mot, dont ils ont abusé, c'est le mot “Compris”.

Un Tommy voulait-il expliquer à un bon paysan qu'il aimait la France et qu'il adorait les Françaises, il lui racontait cela en un jargon mêlé de beaucoup d'anglais et de très peu de français et il ajoutait: “Comprece?”

—“Si, si”, répondait le bonhomme. Et l'Anglais croyait vraiment avoir été compris.

Les Français leur rendaient d'ailleurs la pareille. Voulez-vous savoir l'anglais tel qu'on le parle dans certains villages que nous avons visités? Une française voulait se débarrasser de quelques Tommies qui s'attardaient après l'heure réglementaire dans son estaminet. Elle leur tint à peu près ce langage:

"Eight o'clock. Compris, huit heures? Estaminet fermé. Bébé beaucoup malade. Compris?" Cette histoire du bébé malade était inventée avec l'espoir de les attendrir.

Un mineur voulait raconter à un de nos officiers l'explosion de grisou dans une mine. Il lui disait: "Compris, gaz? Compris, mine? Compris, trou"?

--"Mais causez-moi donc en français, je comprends le français", lui dit notre camarade.

--"Je vous demande pardon", répondit le mineur, "mais nous sommes tellement habitués à parler l'anglais".

Beaucoup de Tommies, il faut ajouter, ont appris le français pendant la guerre. Evidemment, ils n'étaient pas très forts quand il s'agissait du genre: le mot femme était masculin: "Ton femme est bien"... et le mot homme était féminin. Leur confusion des genres était telle qu'en parlant du "mess" des officiers, il disait la "mcss", tandis que les "impériaux" catholiques, quand ils nous parlaient de leurs devoirs du dimanche, ne manquaient jamais de nous dire: "Je vais au messe". Et c'est ce qui nous a procuré l'anecdote que voici:

Un jour, un officier anglais entre chez une épicière et lui dit: "*Madam, volez-vous me donner une boîte de sardines, un pain, des olives, du saucisson et une bonne bouteille de vin...* C'est pour la "mess".

--"Pour la messe?" fit la bonne femme, étonnée.

--"Mais, oui, pour la "mess", dit l'officier.

--"Pour la messe", répéta l'épicière, indignée, "*quelle drôle de religion ils ont, ces Anglais!*"

\* \* \*

Après quelques semaines passées dans le secteur de Vimy, nous déménageons de nouveau. Les Allemands déclenchèrent leur offensive du mois de mars 1918, l'armée de Gough retraite et les Canadiens furent de ceux qu'on appela pour prêter main forte à cette armée. Notre division fut la première rendue. Ce furent des jours sombres. Jusqu'au mois d'août, il fallut tenir des positions dangereuses. Il fallut accomplir plusieurs coups de main. J'eus le regret d'être blessé, pour la seconde fois et grièvement, à Boileux-S.-Marc et c'est pendant mon absence qu'eurent lieu les batailles d'Arras et d'Amiens. On sait la belle conduite du 22ième dans cette phase de la guerre.

A Chérisy, notre bataillon perdit la plupart de ses hommes et tous ses officiers furent mis hors de combat à l'exception de notre médecin, le Capitaine Albéric Marin. C'est là que nous perdîmes des braves comme Brillant, un de nos grands héros, Veilleux, Lemieux, c'est là aussi que des anciens comme le colonel Dubuc, le major Vanier, le major J.-P. Archambault, le major Gustave Routier, et le major Roy furent grièvement blessés.

Des renforts arrivèrent d'Angleterre et on se prépara à rentrer de nouveau dans la fournaise. La prise de la ligne Drocourt-Quéant, et d'une partie de la ligne Hindenburg, les engagements d'Inchy-en-Artois, de Mœuvres, du Bois de Bourlon nous conduisirent, étape par étape, jusqu'à la victoire de Cambrai.

Un mot de cette remarquable opération : la 5<sup>ème</sup> brigade, organisée par le général Landry, et qui fut successivement commandée par les généraux Watson, MacDonald et Ross, était commandée alors par le général Tremblay, et se distingua de façon remarquable.

C'était la guerre en rase campagne. Le 25<sup>ème</sup> et le 26<sup>ème</sup> attaquaient en première ligne, le 22<sup>ème</sup>, que j'avais le très grand honneur de commander, suivait en support. Nous avions le canal de S. Quentin à traverser. Il fallait s'assurer des ponts, car le canal, large d'une cinquantaine de pieds, était très profond. Les Boches furent pris par surprise et en voyant nos patrouilles qui traversaient les ponts pour préparer le passage de nos troupes, se trompèrent et prirent nos hommes pour des Allemands.

Notre bataillon était parti de Tilloy vers deux heures du matin, et, à quatre heures, nous franchissions les ponts d'Aire et de Morenchies pour déboucher dans le village d'Escaudœuvres, banlieue de Cambrai. Dans les rues en ruines, il y avait des centaines de cadavres de boches tués par nos canons. La nuit était très noire, à tel point que nous devions marcher à l'aide de nos compas prismatiques. A 7 heures du matin, nous établissions les quartiers du 22<sup>ème</sup> dans le château de l'Alouette, à Escaudœuvres.

Nous attendions les rapports de nos compagnies pendant que le cuisinier préparait à la hâte un petit déjeuner.

Je fis le tour du château et je demandai en passant à notre "cuistot" : "Ça va, le feu" ?

— "Oui, monsieur, je vous dis que ça chauffe". me répondit-il, "j'ai trouvé des bons gros livrés et ça flambe".

Je m'approchai. Le malheureux ! Il était en train de brûler la collection Larousse. Je lui enlevai ce qui en restait et ordonnai qu'on reportât ces livres à la bibliothèque.

Les Allemands, qui nous avaient précédés dans ce château, avaient été moins scrupuleux. Tous les portraits de famille, des tableaux de grande valeur, avaient été sabotés. On avait coupé le nez, crevé les yeux à ces portraits comme si les Boches avaient eu peur que les ancêtres de ce château-français fussent témoins de leurs forfaits.

Dans un salon, je remarquai un portrait à l'huile de Sadi Carnot, un ancien président de la République. Les Allemands lui avaient enlevé, d'un coup de couteau, la légion d'honneur que l'artiste lui avait mise à sa boutonnière. Tous les meubles étaient sabotés, les tapisseries massacrées à coups de baïonnette. On n'avait pas volé l'argenterie du château : le Kronprinz, à qui les Français flanquaient une tripotée sur le Chemin des Dames, avait sans doute oublié de passer par là.

\* \* \*

La période qui suivit fut toute de succès, et se termina par la signature de l'armistice. Après un repos de quelques jours, nous entreprenions notre marche vers le Rhin. Et le vendredi, 13 décembre—écoutez, ceux qui sont superstitieux—le vendredi, 13 décembre, 1918, nous traversions triomphalement le Rhin, au son de la musique du 22<sup>ème</sup> bataillon, qui jouait "O Canada".



Nous entrâmes dans Bonn et nos pioupious demandaient aux Boches, honneux, qui les regardaient défilér: "Nach Paris". "Est-ce la route pour Paris?" Nous marchions vers Berlin.

\* \* \*

Mesdames et messieurs, je vous demandais au commencement de cette causerie la permission d'évoquer d'abord le souvenir de nos morts glorieux. Je veux qu'ils aient aussi ma dernière pensée et la vôtre. Ces héros, je voudrais prononcer tous leurs noms, je voudrais vous dire leur fin admirable et la générosité avec laquelle ils ont donné leur vie pour la patrie. Comme j'eusse été heureux de ne vous parler, ce soir, que de ces chers disparus, de mon bon ami Beaubien, le premier officier québécois mort au champ d'honneur, de Bauset, de Roy, de Lefebvre, de Brosseau, de de Varennes, de Sylvestre, de Binet, de tous les autres. (\*) Ne les pleurons pas, nous leur devons la victoire et ils sont entrés dans l'immortalité.

Il en est deux, cependant, pour qui je garde mon dernier hommage, ce sont nos deux grands héros, le lieutenant Brillant et le sergent Keable, qui, par leur bravoure presque surhumaine, ont mérité la plus belle décoration de l'armée anglaise, la Croix Victoria. Il n'y a pas eu, dans cette guerre, de plus braves soldats.

Laissez-moi vous rappeler brièvement leurs magnifiques faits d'armes:

*Brillant*, blessé trois fois dans la même journée, refusa d'écouter les conseils de ses soldats qui le suppliaient de retourner en arrière et de leur laisser achever tout seuls la besogne qu'il avait si bien commencée, et il eut encore le courage, avec une jambe qui ne pouvait plus le supporter, de charger un canon boche et de tuer, de sa propre main, les artilleurs ennemis qui entouraient la pièce.

*Keable*, les deux jambes coupées, resta accroché à sa mitrailleuse, extermina quelques-uns des Allemands qui marchaient sur nos positions. Épuisé, au bout de son sang, il se jeta devant sa tranchée, comme s'il eut voulu en boucher l'entrée, avec son corps mutilé, de héros.

\* \* \*

Voulez-vous me permettre de vous dire que je crois qu'il y a un moyen pratique d'honorer tous nos héros de la grande guerre? D'autres l'ont dit avant moi, mais on ne le dira jamais assez: aidons de toutes nos forces les soldats, qui ont défendu la patrie pendant ces longues années, à se créer un avenir et à continuer de servir leur pays, chez nous, aussi bien qu'ils l'ont servi sur les champs de bataille.

Mesdames et messieurs, je vous remercie de m'avoir écouté pendant si longtemps. Ma première causerie est finie et je crois bien que ce sera ma dernière. Je suis confus de ma première capitulation, je vous le répète, car il semble que j'ai été plus long que la grande guerre, dont je ne vous ai donné pourtant que de petits souvenirs

(\*) — Voir le tableau d'honneur, publié au commencement de cette brochure.



